

## Luther King, Mandela, même combat

JOURNAL LIBERATION - PAP NDIAYE PROFESSEUR D'HISTOIRE À SCIENCE-PO 8 DÉCEMBRE 2013 À 17:06

La mort de Mandela touche particulièrement les Afro-Américains parce que «Madiba» a incarné la résistance à l'apartheid d'une manière qui leur rappelle leur propre lutte pour abolir la ségrégation et rétablir leurs droits civiques, il y a cinquante ans. C'est que l'Afrique du Sud et les Etats-Unis ont eu en partage des systèmes violents de domination raciale aux caractéristiques très similaires.

En 1916, Maurice Evans, un Sud-Africain blanc voyageant dans le Sud des Etats-Unis, remarquait avec plaisir à quel point cette région était semblable à son pays : «*La séparation des races dans tous les domaines y est aussi rigoureuse qu'en Afrique du Sud...*» Au vrai, la gémellité de l'apartheid sud-africain et de la ségrégation nord-américaine a frappé les contemporains, y compris Martin Luther King et Nelson Mandela. Certes, l'évolution des deux systèmes divergea après la Seconde Guerre mondiale : l'apartheid sud-africain se renforça tandis que la ségrégation américaine s'affaiblit. Mandela entra en prison au moment où les Noirs américains obtenaient l'interdiction de la ségrégation.

Depuis les années 1930, la situation sud-africaine a suscité dans le monde noir américain de fortes mobilisations : des meetings, des levées de fonds furent organisés pour aider les militants de l'ANC, comme au moment de la grande grève des mineurs d'or en 1946. Ce faisant, les militants noirs américains s'opposaient à la politique de leur propre pays, qui soutenait l'Etat raciste d'Afrique du Sud au nom de la lutte contre le communisme. Dans les années 1950, le mouvement pour les droits civiques, aux Etats-Unis, ainsi que la mémoire vive des actions de Gandhi (qui vécut vingt ans en Afrique du Sud) encourageaient l'ANC à des actions non-violentes pour abattre l'apartheid. Mais le massacre de Sharpeville en 1960 poussa l'ANC à envisager la lutte armée. Mandela fut justement le responsable du «MK», la branche militaire de l'ANC, et c'est à ce titre qu'il était connu, et admiré, de quelques militants noirs américains radicaux du Black Power émergent : un «dur» de la lutte contre l'apartheid, un frère d'armes en quelque sorte. Aux yeux du gouvernement américain, Mandela n'était ni plus ni moins qu'un terroriste.

Emprisonné, Mandela fut graduellement oublié. C'était l'objectif du gouvernement sud-africain. La presse et les intellectuels noirs américains s'intéressèrent à d'autres militants sud-africains comme Steve Biko, un jeune étudiant en médecine leader du Black Consciousness Mouvement (BCM), influencé par les Black Panthers des Etats-Unis. Le BCM était plus jeune, plus radical, plus «conscience noire» que l'ANC dont les chefs étaient en prison ou en exil, et il recrutait dans la jeunesse noire des ghettos. Le soulèvement des lycéens de Soweto en 1976, massacrés par la police, puis la torture et l'assassinat de Biko, en 1977, suscitèrent un regain de mobilisation chez les Afro-Américains, pour le boycott de l'Afrique du Sud, mais la figure de Mandela était encore au second plan.

C'est dans les années 1980 que la lutte contre l'apartheid finit par se confondre avec le sort de Mandela. D'abord parce que la Rhodésie du Sud devint indépendante sous le nom de Zimbabwe, ce qui braqua les projecteurs sur l'Afrique australe et isola l'Afrique du Sud. Ensuite parce que Mandela réapparut à la une, en bonne partie grâce au travail militant de Winnie Mandela : la pétition «Free Mandela» du Sunday Post de Johannesburg rencontra un succès énorme dans le monde, relayé par les Nations unies, qui demandèrent la libération des prisonniers sud-africains en mentionnant pour la première fois le nom de Mandela. Dès lors, le mouvement ne cessa plus, l'apartheid était désormais sur la défensive.

Aux Etats-Unis, les organisations noires comme la NAACP lancèrent des campagnes nationales pour sa libération. Les maires afro-américains se mobilisèrent, le «Black caucus» (le groupe des élus noirs) fut à la manœuvre au Congrès pour faire adopter une résolution en faveur du célèbre prisonnier en 2004. Des campagnes popularisées par des personnalités comme Bill Crosby entendaient «ouvrir les geôles de l'apartheid» avec des manifestants agitant des clés. Le prénom «Nelson» était donné à des nouveaux-nés... A la fin des années 1980, le mouvement avait pris une telle ampleur dans le monde que la mobilisation des diasporas noires se trouvait prise dans un ensemble bien plus vaste, qui faisait pression sur les dirigeants internationaux et acculait le régime sud-africain.

En juin 1990, quand Mandela se rendit aux Etats-Unis, quatre mois après sa libération, il reçut un accueil délirant à New York, reçu par David Dinkins, le premier maire noir de la ville, plus ému que lors de son élection, quelques mois plus tôt. Mandela se rendit dans un lycée de Brooklyn où avait étudié Yusef Hawkins, un jeune Noir victime d'un crime raciste un an auparavant. Si tous les New-Yorkais étaient à l'évidence fiers de recevoir un tel homme, sa visite avait une signification particulière pour les Afro-Américains. A leurs yeux, la libération de Mandela, puis la chute du régime raciste et son élection à la présidence de la république sud-africaine semblaient clore un long cycle historique : celui par lequel les peuples de couleur brisèrent leurs chaînes. Un cycle historique scandé par trois figures liées l'une à l'autre : Gandhi, indien politiquement formé en Afrique du Sud, dont la vie se termine en 1948 avec l'indépendance de l'Inde ; Martin Luther King, grand lecteur de Gandhi, mort à 39 ans en 1968 après avoir arraché les droits civiques pour les Noirs américains ; Mandela, enfin, qui abat la forteresse de l'apartheid en Afrique même, pour qui Gandhi compta tant, et qui admirait King.

Bien sûr, chacun de ces trois hommes rencontra des désillusions : Gandhi parce que l'indépendance s'accompagna de la partition, King parce que la fin de la ségrégation laissa en l'état la misère des ghettos, Mandela parce que l'Afrique du Sud demeure un pays d'inégalités criantes entre Noirs et Blancs. Il n'empêche : Mandela, cet homme noir destiné à vivre sous le joug, est devenu, aux prix d'immenses sacrifices, une figure universelle de la liberté.

**Pap NDIAYE professeur d'histoire à Science-Po**